Svetlana Alexievitch, Tchernobyl et l'histoire orale des catastrophes soviétiques

Tatiana Kasperski

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1289>

DOI : 10.4000/elh.1289

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 5 septembre 2017

Pagination : 253-257

ISBN : 978-2-271-11657-4

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Tatiana Kasperski, « Svetlana Alexievitch, Tchernobyl et l'histoire orale des catastrophes soviétiques », *Écrire l'histoire* [En ligne], 17 | 2017, mis en ligne le 28 septembre 2020, consulté le 28 octobre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1289> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1289>

Svetlana Alexievitch, Tchernobyl et l'histoire orale des catastrophes soviétiques

Le 26 avril 2016 a marqué le trentième anniversaire de la catastrophe survenue à la centrale nucléaire de Tchernobyl, située actuellement en Ukraine. Dans la Biélorussie voisine, la commémoration de l'accident a été plutôt modeste, alors que les retombées radioactives y ont provoqué une contamination de longue durée sur plus d'un quart du territoire. Comme tous les ans depuis la fin des années 1990, le président Alexandre Loukachenko s'est rendu dans plusieurs villes et villages des zones affectées pour une visite rituelle. Il a évoqué le courage et la résilience du peuple biélorusse, délaissé par la communauté internationale, le succès de la politique de réhabilitation des territoires contaminés menée par l'État biélorusse et le retour à la vie des régions affectées grâce à l'amour de la terre natale, le travail et l'optimisme des Biélorusses¹. Tchernobyl apparaît ainsi dans la sphère publique comme l'histoire d'un triomphe. Dans

l'imaginaire collectif biélorusse, il résonne avec la victoire du peuple soviétique contre le nazisme, une victoire qui a fait l'objet d'un véritable culte instauré par le parti communiste de l'URSS à partir des années 1970².

Certes, tous les ans, les leaders des partis politiques biélorusses opposés au régime d'Alexandre Loukachenko, tels le Front populaire biélorusse, le Parti civique uni, le Mouvement «Pour la liberté», organisent une commémoration de la catastrophe afin de rappeler l'ampleur de la tragédie et de ses conséquences pour la nation biélorusse. Toutefois, ces manifestations mobilisent peu les victimes de la catastrophe. Et pour les organisateurs et les participants, elles sont conçues avant tout comme des actions de protestation contre le régime instauré depuis la fin des années 1990 par le président Loukachenko, régime que les opposants qualifient de «Tchernobyl politique»³.

Les souvenirs des souffrances, des maladies, des abandons, des incertitudes et des mensonges engendrés par l'accident nucléaire et sa gestion par l'État sont, eux, gardés dans l'intimité de la sphère privée, familiale. Les porteurs de mémoire eux-mêmes semblent juger inapproprié de s'exprimer en public sur leur expérience de la catastrophe. Et restent en dehors des commémorations officielles les centaines de milliers de personnes relogées, les habitants des territoires contaminés et les anciens «liquidateurs», comme on appelle les civils et les militaires qui ont participé aux travaux de sauvetage et de nettoyage sur le site de l'accident immédiatement après l'explosion et dans les premiers mois et années qui suivirent.

Une telle schizophrénie mémorielle n'est pas spécifique à l'accident de Tchernobyl. Le stalinisme, la Seconde Guerre mondiale, la guerre d'Afghanistan, ont connu le même sort en Union soviétique et, après sa dissolution, dans les pays qui, comme la Russie et la Biélorussie, restent encore très attachés à l'historiographie soviétique et à ses mythes. C'est ce schisme entre les mémoires privées et les mythes glorieux officiels que s'attache à déconstruire l'œuvre littéraire de Svetlana Alexievitch, auteure, entre autres, d'un livre devenu célèbre, *La Supplication*, consacré à la catastrophe de Tchernobyl⁴.

Écrivaine biélorusse russophone née en Ukraine soviétique en 1948, Alexievitch a reçu le prix Nobel de littérature à l'automne 2015, soit quelques mois avant le trentième anniversaire de la catastrophe de Tchernobyl. Le prix lui a été décerné pour son «œuvre polyphonique, mémorial de la souffrance et du courage⁵». Les «romans de voix⁶» d'Alexievitch

racontent les catastrophes soviétiques, notamment la Seconde Guerre mondiale, la guerre d'Afghanistan et l'accident de Tchernobyl, à travers les yeux des citoyens soviétiques ordinaires, témoins et victimes, dont elle a collecté les récits.

Il serait inexact de décrire Alexievitch comme une écrivaine dissidente, dans la mesure où elle a toujours évité de s'impliquer activement dans la vie politique. «Je n'aime pas les révolutions, je n'aime pas les barricades», répétera-t-elle à de nombreuses reprises dans ses entretiens⁷. Cependant, elle a maintes fois exprimé sa position sur les événements politiques de l'actualité. Ainsi, elle s'est prononcée récemment en faveur de la «révolution de la dignité» qui, en Ukraine, a conduit à la fuite du président corrompu Viktor Ianoukovitch. Elle a également dénoncé l'annexion de la Crimée par la Russie et le soutien de celle-ci au conflit armé dans l'est de l'Ukraine depuis le début de 2014⁸.

Svetlana Alexievitch n'a jamais caché non plus son opposition au régime autoritaire du président Loukachenko et fut, en 2000, forcée à un exil qui dura une dizaine d'années. Ce n'est qu'en 2011, après des années passées en France, en Italie, en Allemagne et en Suède, qu'elle est retournée à Minsk. Toutefois, les ouvrages qu'elle a fait paraître depuis le début des années 1990 n'ont toujours pas été publiés par les éditions biélorusses, presque toutes contrôlées par l'État.

Lorsqu'on lui demande si elle se considère comme une écrivaine biélorusse ou russe, Alexievitch répond qu'elle est avant tout une «écrivaine de l'utopie soviétique», dont l'histoire est l'objet de ses livres. Une «histoire de sentiments», ajoute-t-elle, celle de millions d'hommes soviétiques qui, comme l'auteure, ont

vécu cette « utopie » et ont été témoins de sa disparition⁹. L'écrivaine cherche à aller au fond de ce qui constitue l'expérience de l'*Homo sovieticus*, de l'« homme rouge » d'après son expression, et à en restituer l'image la plus complexe et la plus fidèle possible, à rebours des récits simplificateurs et héroïques qui dominent l'espace public. L'œuvre d'Alexievitch permet ainsi de sauver les vécus individuels de l'oubli, non pas tant pour dénoncer les atrocités du régime soviétique que pour montrer les complexités et les contradictions de ce dernier. Elle met également en lumière les attitudes ambiguës des hommes et des femmes soviétiques face aux récits héroïques officiels, qui, en dépit de tout, confèrent un sens aux sacrifices individuels.

La Supplication est le troisième roman de l'écrivaine, paru pour la première fois en Russie en 1997. Comme pour ses romans précédents, l'auteure a collecté les récits de centaines de témoins, acteurs et survivants, issus de générations et de groupes sociaux différents et entretenant des rapports divers à l'expérience soviétique. Alexievitch a interviewé plus de cinq cents personnes en l'espace de dix ans, aboutissant à près de 50 000 pages de texte retranscrit¹⁰. Un peu plus d'une centaine de ces pages ont été intégrées dans son roman. Comme ses autres œuvres, *La Supplication* ne se présente pas pour autant comme un reportage journalistique, et encore moins comme un ouvrage d'histoire¹¹. Si les romans d'Alexievitch s'appuient sur une histoire orale, celle-ci est appréhendée comme un outil littéraire et non pas comme une source historique à proprement parler.

« Ce livre ne parle pas de Tchernobyl, écrit Alexievitch, mais du monde de Tchernobyl¹². » À la différence de

nombreux ouvrages, mémoires et rapports sur l'accident, dont le récit très détaillé du biologiste soviétique en exil Zhores (Jaurès) Medvedev¹³, son roman ne cherche pas à raconter ce qui s'est passé à la centrale ukrainienne dans la nuit du 25 au 26 avril, ni à révéler l'impact des retombées radioactives sur la santé des populations et sur l'environnement. Ce n'est ni le récit d'une guerre populaire héroïque contre le monstre radioactif, comme le proposaient les journaux soviétiques en 1986, ni celui d'un crime du régime communiste contre les nations biélorusse et ukrainienne, à l'instar de ce que dénonçaient les mouvements nationalistes à la veille de la chute de l'URSS. Au contraire, les fragments de tous les entretiens rassemblés dans l'ouvrage laissent voir les incohérences, les inaboutissements et les contradictions des récits à partir desquels les témoins de l'accident essaient de donner sens au monde d'après Tchernobyl. Il en ressort un tableau complexe et polyphonique d'un monde postapocalyptique qui ne se laisse pas réduire à une interprétation unique.

La façon dont Alexievitch décrit l'expérience soviétique lui a valu de nombreuses critiques aussi bien en Biélorussie qu'en Russie, deux pays où la nostalgie de l'époque de l'URSS a été érigée au rang de politique mémorielle officielle. Réagissant à la nouvelle de l'attribution du prix Nobel à Alexievitch, plusieurs personnalités publiques russes ont parlé d'un prix Nobel politisé et « russophobe ». Ainsi, pour des écrivains russes tels Édouard Limonov, Alexandre Prokhanov ou Zakhar Prilepine, proches du pouvoir, le Nobel a été décerné pour récompenser non pas la valeur artistique de l'œuvre d'un grand écrivain, mais

la position idéologique d'une journaliste dont les ouvrages et les prises de parole abondent en clichés diabolisant la Russie et Vladimir Poutine. Le choix de l'Académie suédoise s'expliquerait par le fait que l'Occident s'est senti menacé et humilié par la Russie après les jeux Olympiques de 2014 et l'annexion de la Crimée¹⁴. En Biélorussie, les médias contrôlés par l'État n'ont évoqué que très brièvement ce premier prix Nobel reçu par un citoyen biélorusse. Le président Loukachenko, qui a envoyé ses félicitations à l'écrivaine avec beaucoup de retard, a critiqué à une autre occasion ces «Prix Nobel» qui «essayent de calomnier leur propre pays¹⁵».

Alexievitch est par ailleurs perçue de façon critique par une partie des intellectuels biélorusses qui s'opposent au régime en place. Alhierd Bakharevich, un écrivain biélorussophone, dira à propos des livres d'Alexievitch: «Nous ne sommes pas ses héros. Nous sommes vivants et nous vivons aujourd'hui, et le pays où cela se passe n'est plus l'Union soviétique depuis longtemps¹⁶.» Certains représentants de l'intelligentsia nationaliste biélorusse, comme, par exemple, l'ancien leader du Front populaire biélo-

russe Zianon Pazniak et le peintre Ales Maratchkin, reprochent à Alexievitch de manquer de respect à l'égard des Biélorusses en les considérant avant tout comme des Soviétiques¹⁷. D'après eux, la reconnaissance internationale d'Alexievitch serait due au fait que l'écrivaine propose une image du peuple biélorusse qui correspond parfaitement aux clichés occidentaux: un peuple soviétisé, sans identité nationale distincte, dépendant de la Russie.

En cherchant à donner sens au passé de toute une génération d'hommes et de femmes soviétiques, l'œuvre d'Alexievitch va à l'encontre des visions qu'en proposent aussi bien les nostalgiques de l'époque soviétique que les nationalistes cherchant à mettre cette époque entre parenthèses dans le récit national. Ce combat mémoriel a une signification politique extrêmement importante au moment où plusieurs États postsoviétiques entendent faire usage du passé de l'URSS afin de légitimer la consolidation des régimes autoritaires. Plus important encore, il ouvre une nouvelle voie à l'analyse sociohistorique des catastrophes soviétiques, qui reste encore largement à faire.

Notes

- 1 Voir sur le site officiel du président la vidéo du discours: «Vystuplenie na final'nom koncerte tvorčeskogo marafona "Vozroždenie"» [Discours à l'occasion du concert de clôture du marathon créatif «Renaissance»], 26 avril 2016, <president.gov.by/ru/video_ru/getRecord/701445/> (en russe), cons. 12 sept. 2016.
- 2 Nina TUMARKIN, *The Living and the Dead. The Rise and Fall of the Cult of World War II in Russia*, New York, Basic Books, 1994; Mihail GABOVIČ, Ilja KALININ (dir.), *Pamjat' o vojne*

60 let spustja. Rossija, Germanija, Evropa [Souvenirs de la guerre 60 ans après. Russie, Allemagne, Europe], Moscou, Novoe literaturnoe obozrenie, 2005.

- 3 Pour une analyse des discours publics sur la catastrophe en Biélorussie, voir Tatiana KASPERSKI, «The Chernobyl Nuclear Accident and Identity Strategies in Belarus», dans Georges MINK, Laure NEUMAYER (dir.), *History, Memory and Politics in Central and Eastern Europe. Memory Games*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2013, p. 121-135.

- 4 Voir la traduction française du roman : Svetlana ALEXIEVITCH, *La Supplication. Tchernobyl, chroniques du monde après l'apocalypse*, trad. du russe par Galia Ackerman et Pierre Lorrain, J.-Cl. Lattès, 1998.
- 5 Communiqué de presse de la secrétaire perpétuelle de l'Académie suédoise, «Prix Nobel de littérature pour l'année 2015», *Nobelprize.org*, 8 oct. 2015, <https://www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2015/press_fr.html>, cons. 20 sept. 2016.
- 6 C'est ainsi que Svetlana Alexievitch qualifie elle-même ses œuvres. Voir sur son site officiel, *Voices from Big Utopia*, la page «The Chronicler Of The Utopian Land», <www.alexievich.info/biogr_EN.html>, cons. 20 sept. 2016.
- 7 C'est le cas notamment de la première conférence de presse de Svetlana Alexievitch après l'annonce du prix Nobel : «Polnoe interv'ju Svetlany Aleksievič posle polučeniya Nobelevskoj premii» [Le texte intégral du premier entretien de Svetlana Alexievitch après l'attribution du prix Nobel], *Nacha Niva*, 8 oct. 2015, <nn.by/?c=ar&i=157701&lang=ru> (en russe), cons. 20 sept. 2016.
- 8 Voir parexemple Svetlana ALEXIEVITCH, «Poutine et les bas instincts», *Le Monde*, 14 mars 2014, <www.lemonde.fr/idees/article/2014/03/14/poutine-et-les-bas-instincts_4383478_3232.html#uzgVP4p7sFLfZHHQ.99>, cons. 22 sept. 2016.
- 9 Voir l'entretien accordé à Ana Lucic à l'occasion de la publication de la traduction en anglais de son roman sur Tchernobyl : *Dalkey Archive Press*, «A Conversation with Svetlana Alexievich. By Ana Lucic», <www.dalkeyarchive.com/a-conversation-with-svetlana-alexievich-by-ana-lucic/>, cons. 2 sept. 2016.
- 10 *Ibid.*
- 11 Une recension récente parle d'une «nouvelle sorte d'histoire» à propos de l'œuvre d'Alexievitch. Voir Orlando FIGES, «Alexievitch's New Kind of History», *New York Review of Books*, vol. 63, n° 15, 13 oct. 2016, p. 18-19.
- 12 Svetlana ALEXIEVITCH, *La Supplication*, op. cit., p. 25.
- 13 Zhores MEDVEDEV, *The Legacy of Chernobyl*, Oxford, Blackwell, 1990.
- 14 Édouard Limonov, Alexandre Prokhanov, Zakhar Prilepine, Dmitri Konanykhine et autres, cités par Andrej MAL'GIN, «Kollegi-pisateli o vroučenií Svetlane Aleksievič Nobelevskoj premii po literature» [Des collègues écrivains s'expriment sur l'attribution à Svetlana Alexievitch du prix Nobel de littérature], 9 oct. 2015, <avmalgin.livejournal.com/5730938.html> (en russe), cons. 22 sept. 2016.
- 15 «Lukašenko ob Aleksievič: ne uspela polučit' Nobelja, a uže vylila grjaz' na stranu» [Loukachenko à propos d'Alexievitch : à peine reçu le prix Nobel, [elle] a déjà calomnié son pays], *Belsat.tv*, 25 oct. 2015, <belsat.eu/ru/news/lukashenko-ob-aleksievich-ne-uspela-poluchit-nobelya-a-uzhe-vylila-gryaz-na-stranu/> (en russe), cons. 20 sept. 2016.
- 16 Alhierd BAKHAREVICH [Al'gerd BAHARÈVICH], «Naš apošni Nobel'» [Notre dernier Nobel], *Nacha Niva*, 9 oct. 2015, <nn.by/?c=ar&i=157744> (en biélorusse), cons. 2 sept. 2016.
- 17 Ales MARATCHKIN [Ales' MARAČKIN], Zianon PAZNIAK [Zjanon PAZ'NJAK], «U Aleksievič esc' šanec» [Alexievitch a une chance], *Belsat.tv*, 18 nov. 2015, <belsat.eu/news/ales-marachkin-i-zyanon-paznyak-u-aleksievich-yosts-shanets/> (en biélorusse), cons. 20 sept. 2016; Zianon PAZNIAK [Zjanon PAZ'NJAK], «Garbataga magila nja vypraviv» [En sa peau mourra le renard], *Narodnaja Peramoga*, 4 mai 2016, <<https://pieramoha.org/artykuly/zianon-pazniak-harbataha-mahila-nia-vypraviv>> (en biélorusse), cons. 24 oct. 2016.